

ENSEIGNER L'EXCELLENCE

par Marie-Françoise RIGAUX

*Professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis
Référéndaire à la Cour constitutionnelle*

Vous souvenez-vous de la souris de *La petite fable* de Franz Kafka qui, alors qu'elle se sentait prise dans l'étau impitoyable d'un gros chat, déclarait : «Hélas, le monde devient plus étroit chaque jour»? La fable n'est pas un conte mais elle me revient à l'esprit au moment où, en hommage à l'enseignante exemplaire que fut Françoise Leurquin-De Visscher, je ressens, comme elle sans doute, le rétrécissement de la surface de la pensée qui

⁴ Extrait cité par J. PALMERO, *Histoire des institutions et des doctrines pédagogiques par les textes*, Paris, Sudel, 1958, p. 144.



caractérise le monde d'aujourd'hui et qui frappe donc aussi les auditoires auxquels comme enseignants nous sommes confrontés.

Si la pensée se réduit, c'est que les mots pour l'explorer et la dire se raréfient : notre langage, le langage des étudiants se restreint de plus en plus pour gagner en superficiel ce qu'il perd en nuances. Le discours s'étiole. Il se généralise en slogans et clichés.

Sans doute est-ce la première difficulté que celui qui enseigne dans un premier cycle universitaire doit chercher à vaincre. Se faire comprendre, initier aux rudiments d'une discipline qui requiert non seulement l'apprentissage d'un langage technique mais aussi celui d'un sens critique, d'une rigueur et de la finesse d'un raisonnement, ce qui est si peu dans l'air du temps.

Face à ce constat, il ne s'agit ni de se sentir impuissant ni moins encore de jouer la carte du nivellement vers le bas. Il faut, au contraire, enseigner l'excellence, c'est-à-dire faire en sorte que le plus grand nombre d'étudiants se hissent vers un sommet. Dans le contexte d'une société parfois peu encline à favoriser l'exigence, il faut encourager à viser toujours plus haut. Il faut dire aux étudiants d'éloigner les frontières que chacun est si prompt à poser, comme si les aptitudes s'arrêtaient aussitôt qu'un effort est demandé pour surmonter une difficulté.

Là est le défi à relever : la démocratisation de l'accès à l'enseignement supérieur signifie que la chance est donnée au plus grand nombre possible de viser, sinon d'atteindre, l'excellence. C'est le message que les enseignants doivent faire passer, celui dont ils doivent témoigner.

Il faut, on l'évoquait, apprendre d'abord l'importance du bien parler : un langage précis et clair, capable de rendre les nuances. Le professeur ne doit pas craindre d'utiliser le mot juste. Ceci n'implique nullement qu'il *jargonne*. On détournerait l'auditeur du but recherché. Mais il faut se garder des simplifications hâtives, de la vulgarisation facile et démagogue.

L'excellence c'est aussi apprendre à bien lire : lire ce qui est écrit et non pas ce qu'on voudrait voir écrit; s'imprégner de la pensée d'un autre en toute honnêteté afin de pouvoir ensuite la critiquer avec autant d'honnêteté. Que d'erreurs de lecture sont à l'origine d'échecs universitaires.

Il faut, ensuite, apprendre à bien écrire. Dire que c'est long, qu'il faut «cent fois sur le métier remettre son ouvrage», mais convaincre que l'écriture permet d'expliquer, de laisser une trace, d'éprouver aussi la pertinence d'une idée, voire d'une théorie. L'art de bien concevoir, c'est vieux déjà, se teste dans la clarté d'un énoncé.

Favoriser l'excellence, c'est non seulement dire qu'il faut dépasser ses propres limites mais c'est aussi apprendre à partager ses compétences avec les autres. Je pense, en effet, qu'il n'y a pas de vrai savoir qui ne soit



éprouvé à celui des autres; il n'y a pas de vrai savoir lové sur lui-même; il n'y a pas de vrai savoir qui ne soit fécondé par celui d'autrui. Il faut susciter ce partage, cet échange des compétences. Il faut encourager les étudiants à dévoiler leurs talents, à les révéler et donc à ne pas les conserver frileusement pour soi. La saine concurrence, c'est celle de la confrontation des idées et des expériences, pas celle du repli égoïste sur ses propres acquis.

En ce sens, enseigner l'excellence c'est aussi enseigner une certaine éthique : celle que, naguère, Emmanuel Levinas décrivait comme une responsabilité ontologique pour autrui. Je crois aussi que ce sens de l'autre fait partie de l'excellence qu'un professeur à l'université doit enseigner. Des notes de cours qu'on s'échange aux travaux réalisés en groupe, des explications que l'on peut donner aux discussions en séminaire, il est de multiples occasions concrètes pour apprendre ce qui devra, plus tard, être le profil de vie d'un titulaire d'une maîtrise universitaire.

Dans un autre ordre d'idées, l'éthique passe aussi par l'apprentissage de la probité intellectuelle et de la loyauté : comment citer ses sources, comment s'inspirer d'un auteur en s'y référant clairement, comment distinguer une idée personnelle d'une idée que l'on approuve mais dont on n'est pas l'auteur. Cette honnêteté-là est aussi un gage d'excellence. L'excellence n'est pas synonyme d'immodestie ou de prétention.

Enseigner l'excellence c'est, enfin, susciter un dépassement par l'ouverture réelle à une véritable démarche intellectuelle mais aussi sociale et humaine. Si l'université ne peut plus prétendre aujourd'hui faire accéder à une science «universelle», elle peut, en revanche, éduquer à s'ouvrir à l'universel, c'est-à-dire à une curiosité sans limites du monde et de ses interpellations contemporaines. L'université contribuera ainsi à lutter contre le rétrécissement du monde.

Un mot encore : cultiver l'excellence ce n'est pas prôner l'élitisme si tant est que celui-ci signifie souvent mépris, fatuité, orgueil. Être le meilleur dans son domaine ne saurait jamais conduire à écraser les autres : ceci n'est pas facile à dire quand tant de comportements politiques, sociaux ou économiques contemporains semblent démentir cette exigence.

Enseigner l'excellence, c'est enseigner un art d'apprendre, certes, mais, on l'aura compris aussi, un art de vivre.

